

La place d'Etienne-Marc Quatremère dans l'Iranologie française du XIX^e siècle

Tahmouress SADJEDI*

Maître de conférences Université de Téhéran et ReCeLLT

Résumé : De 1808 à 1857, pendant presque un demi-siècle, Quatremère n'a fait que publier coup sur coup des mémoires, des notices, des articles, des traductions relatives à l'Égyptologie, à l'Iranologie et à l'Islamologie. Les résultats de tant d'études sont souvent publiés dans les *Mines de l'Orient (Fundgruben des Orients)*, les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et des Belles-Lettres* dont il fut membre, le *Journal Asiatique*, *Journal des Savants*, et même d'autres périodiques se rapportant à l'Orientalisme français. Mais son rôle essentiel se fait jour à partir du moment où il essaye d'élaborer, face à l'école littéraire de l'Orientalisme français et européen, l'école historique qui allait embrasser la science orientale dans son ensemble, et prendre sa place dans la célèbre expression d'Edgar Quinet, la « Renaissance orientale ». Son apport constitue bien le fondement de l'école historique de l'Iranologie française du XIX^e siècle. Aussi avons-nous décidé d'examiner en cette occurrence ses études iranologiques et d'y démontrer la place des études historiques.

Mots clés : Quatremère, Iranologie, école historique, apport, place.

1. Introduction

Au début du XIX^e siècle, l'Orientalisme laïque dépasse en France celui qui est alors considéré comme traditionnel. Selon toutes les vraisemblances l'expédition d'Égypte de Napoléon en 1798, avait attiré l'attention de la jeunesse de l'époque. Parmi les jeunes qui s'intéressent alors aux langues orientales et qui les apprennent avec une grande passion, figure bien le nom du jeune Quatremère qui s'occupe aussi de l'histoire de la Perse. Plus tard, lorsqu'il est nommé professeur de persan, il publie des études et des traductions qui attirent bien l'attention des centres orientalistes de l'Europe et qui restent toujours utiles. On va donc voir, à travers la vie et l'œuvre de cet iranologue français qui, pendant son enseignement de persan et ses conférences à la Sorbonne sur la

* tsadjedi1330@ut.ac.ir

littérature persane, a eu un nombre d'élèves distingués qui ont pu poursuivre ses travaux historiques, ayant même consolidé l'école historique de l'Orientalisme français. Nous allons donc mesurer ici son apport et sa place dans l'Iranologie française et les démontrer à travers l'école historique.

2. Discussion

Etienne-Marc Quatremère est né à Paris, le 12 juillet 1782, où il est également mort le 18 septembre 1857. Sa famille appartenait à une grande et riche aristocratie parisienne, d'où aussi les malheurs qu'elle devait subir pendant la Révolution de 1789. D'ailleurs, la période dite la *première Terreur*, fut également sanglante pour cette famille. Malgré cela, la mère de Quatremère réussit à faire son éducation avec des précepteurs et à lui donner aussi la possibilité de faire ses humanités. Après quelques courtes fréquentations de certaines écoles nouvellement fondées de Paris, il s'intéresse enfin à l'Ecole des Langues orientales vivantes, fondée en 1795 où Antoine-Issac Silvestre de Sacy occupait alors la chaire d'arabe (Guigniaut, *Notice historique*, 1877, p. 198) et celle de persan, Louis-Mathieu Langlès.

Parmi ces deux iranologues pionniers, le premier fut alors connu du monde orientaliste pour ses *Mémoires sur les antiquités de la Perse* (1793) et bien d'autres travaux iranologiques et le second pour la traduction française des *Mémoires d'Amir Teymour* (*Tezokat-è Teymouri*, تنزوکات تیموری). Louis Dubeux, élève de Quatremère et, appartenant à l'école historique, n'hésitait pas alors à affirmer que Langlès les publia sous le titre *d'Instituts politiques et militaires de Tamerlan*, Paris, 1787 (*Biog. Didot*, art. « Timour »). De toute façon, quelques temps après, Quatremère entre, comme conservateur, à la Bibliothèque Nationale de Paris, et commence sa collaboration au Département des Manuscrits orientaux où Silvestre de Sacy et Langlès travaillaient aussi comme conservateurs.

Quatremère, en tant qu'un élève distingué de Silvestre de Sacy, mène, à la Bibliothèque Nationale, une série de recherches sur l'Egypte et, quelque temps après, il les publie sous le titre de *Recherches sur la langue et la littérature de l'Egypte* (1808). Il y met en évidence l'identité du copte et de l'ancien égyptien (Quatremère, *Recherches, etc.*, 1808, p. VII), préparant de la sorte la voie aux recherches suivantes de Jean-François Champollion (*Id., Observations, etc.*, 1812, p. 62). Ses recherches qui, au départ, ne formaient qu'un seul ouvrage avec ses *Mémoires sur l'Egypte* (1811), sont effectivement dédiées à Silvestre de Sacy. Par la suite, ce livre est répertorié parmi les premières thèses ès lettres en France.

Entre temps, Quatremère est nommé professeur de littérature grecque à l'Université de Rouen. Il y reçoit, de la part de Venceslas Rzewuski, un mécène qui résidait alors à Vienne (Autriche) et qui allait lancer, de concert avec son ami Joseph von Hammer Purgstall, le premier recueil polyglotte en Europe, *Les Mines de l'Orient* (*Fundgruben des Orients*), une lettre lui demandant, sous forme d'une collaboration amicale, un article pour ce recueil. Apparemment la présentation avait été faite par Hammer qui était au courant des travaux sur l'Egypte de Quatremère. De toute façon, celui-ci répond favorablement à la demande de Rzewuski, qui fut aussi un des oncles de Mme Hanska, la future épouse d'Honoré Balzac, et y publie son célèbre *Mémoire historique sur la vie et les ouvrages d'Al-ed-din Ata-melik djouaïny* علاء الدین عطا ملک جوینی (*Min. de l'Or.* t. 1 (1809), pp. 220-34). Avec ce *Mémoire*, il attire l'attention des orientalistes européens, sur les études historiques, notamment sur les études mongoles, et fonde du coup l'école historique de l'Iranologie française. Au fait, il y présente, tout particulièrement, la

grande chronique de cet historien, « *Djihan-Kuschay* » (*Ibid.*, p. 232). Plus tard, dans les années 1820-1830, l'école historique englobe aussi les études arabes et islamiques où intervient Quatremère avec la publication de l'édition critique du texte arabe des *Prolégomènes d'Ibn-Khaldoun*, et même la traduction d'une bonne partie du tome I^{er} de cet ouvrage. D'ailleurs, c'est d'après le texte de Quatremère que chez nous Mohammad-Parvine Gonabady a donné, dans les années 1336-37/1957-58, sa traduction persane des *Prolégomènes (Moghaddameyeh Ebn-Khaldoun*, t. 1, pp. 17, 19 et 20). Selon ce grand arabisant iranien, c'est d'après l'édition critique de Quatremère, qui est la meilleure (*Ibid.*), qu'il a pu donner sa traduction persane.

De toute façon, depuis lors et jusqu'au début du XX^e siècle, une série de recherches seront effectuées sur la chronique et les manuscrits de Djouaïny, entre autres celles de l'ami d'Edward Brouwne, Mohammad Ghazvini qui, dans son édition critique de *Tarikh-è Djahan-è Gushay-è Djovâini*, parle aussi du *Mémoire* de Quatremère et du manuscrit persan que ce dernier y a mis à contribution (*Tarikh-è, etc.*, 1387/2008, pp. 73 et 90).

Deuxième collaboration de Quatremère, qui confirme sa tendance à l'école historique et qui prélude aussi à son élection à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, s'intitule *Notice historique sur les Ismaélins (Min. de l'Or. t. 4 (1814), pp. 339-76)*. Hammer, subjugué par cette *Notice*, y ajoute un *Appendice (Ibid., pp. 376-79)*. D'ailleurs, Quatremère y fait remarquer que les Ismaéliens étaient aussi connus sous le nom de « Baténiens » et que les historiens des Croisades les désignaient également par la dénomination d' « Assassins » (*Ibid.*, p. 339). C'est justement cette fausse dénomination qui amène Henry Corbin à réagir et à la prendre comme une accusation contre « les minorités religieuses ou philosophiques » (*His. de la philo. Islam.*, p. 137). D'ailleurs, Hammer et Silvestre de Sacy ont largement contribué à vulgariser cette fausse dénomination (*Ibid.*).

Les années de Napoléon Bonaparte prennent fin, les institutions scientifiques s'ouvrent et le 23 juin 1815, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres porte son choix sur Quatremère et l'admet parmi ses membres. Désormais, il y côtoie ses maîtres, Silvestre de Sacy, Langlès et surtout son cousin issu de germain, Antoine Chrysostome Quatremère de Quincy. Il est certain, qu'après cette date, Quatremère, abandonnant l'Université de Rouen, s'installe définitivement à Paris.

La troisième collaboration notable de Quatremère, laquelle s'inscrit toujours dans la ligne de celle de Djovâini, a justement pour titre, *Mémoire sur la vie et les ouvrages de Rashid ed-din (Min. de l'Or., t. 5 (1816), pp. 265-76)*. L'auteur y tient à préciser que ce *Mémoire*, qui « est destiné à être lu dans la séance publique de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres », « n'est qu'un abrégé d'un Mémoire fort détaillé » (*Ibid.* p. 265).

Comme le décalage de la publication le laisse voir, finalement les *Mines de l'Orient* s'arrêtent en 1818 avec le 6^e et dernier volume, mais malgré cela ils auront aussitôt une influence considérable sur les littérateurs européens, notamment sur Wolfgang von Goethe qui étudiera, avant de composer son célèbre *Divan occidental-oriental* (1819), les 6 volumes de ce recueil (*Divan-è Gharbi-Charghi; 1379/2000, pp. 16, 23-24 et 29-31*). La littérature comparée, surtout avec la tendance dite « influence », prend alors forme avec ce *Divan* où Hafez de Chiraz subjugué les lecteurs avec ses ghazals et son Saggi. D'ailleurs, cette influence de la littérature persane sur la littérature européenne (Sadjedi, *Le Divan de Goethe, etc.*, 2009, 155), sera encore plus forte que celle du *Gulestan* de Sa'adi de Chiraz, traduit en français par André Du Ryer en 1634.

Après la mort de Prosper Audran, en 1819, au mois de juillet de cette année, Quatremère lui succède en chaire d'hébreu, de chaldéen et de syriaque au Collège de France. La compétition était alors très dure, notamment parce que son concurrent le plus sérieux, Silvestre de Sacy, possédant déjà la chaire d'arabe littérale à l'École des Langues Orientales vivantes et celle de persan au Collège de France, essayait encore de briguer la chaire vacante d'Audran. De toute façon, Quatremère devait y enseigner jusqu'à la fin de ses jours et maintenir la tradition française devant les exégètes les plus hardis provenant d'Outre-Rhin. Son plus connu élève, dans cette chaire, fut incontestablement Ernest Renan qui lui succède, après une courte durée d'enseignement d'un autre élève, Louis Dubeux, auteur du livre historique, *La Perse* (1841), qui enfreint bien la tradition française.

La fondation de la Société Asiatique de Paris en 1822, et puis la publication de son organe, le *Journal Asiatique* en 1823, n'attirent pas l'attention de Quatremère qui n'envisageait pas la situation avec optimisme ; d'où sa collaboration tardive avec cette institution et son organe où, d'ailleurs, les premières polémiques sur l'intérêt et l'importance de l'école historique par rapport à l'école littéraire ont eu lieu (Mohl, *Vingt-sept ans*, t. 2 (1880), p. 2). De toute façon, Quatremère commence, dès 1828, à publier dans cet organe une série d'études, entre autres *Mémoire sur la vie et les ouvrages de Meïdani* (*J. A.* (1828), pp. 177- 233) et *Notice de l'ouvrage persan qui a pour titre Moudjmal-attawarikh* (*Ibid.*, 7 (1839), pp. 246-85). Cet ouvrage anonyme, dont le manuscrit persan avait été apporté et déposé à la Bibliothèque Royale de Paris, par l'iranologue française Abraham-Hycinth Anquetil-Duperron, est le même que Mohammad Quazvini obtient, pour le compte du gouvernement iranien, un exemplaire reproduit par le procédé fac-similé. Plus tard, Mohammad-Taghi Bahar en donne une édition critique (1318/ 1939).

Son étude intitulée, *Le goût des livres chez les Orientaux* (*Ibid.*, t. VI (1838), pp. 35-78), où il s'agit de décrire et de discuter sur les bibliothèques et les littératures des Orientaux, a donné lieu, de nos jours, à une âpre remarque d'Edward Saïd (*Orientalism*, tr., 1386/2000, p. 487). Celle-ci se trouve dans l'édition originale de 1979 dont il existe bien une traduction persane (*Ibid.*). Mais, l'édition française, publiée à Paris en 1980, diffère de l'original et, par conséquent, elle y est supprimée avec tant d'autres pages (*L'Orientalisme*, 1980, p. 10). Enfin, Hammer, qui suit de près les recherches de Quatremère, n'hésite pas à donner des additions au mémoire de Quatremère et à publier, dix ans plus tard, ses *Additions au Mémoire de M. Quatremère sur le goût des livres chez les Orientaux* (*J. A.*, t. 11 (1848), pp. 187-98). Il y précise aussi sa méthode de travail: « M. Quatremère a donné dans un mémoire inséré..., des notices curieuses sur quarante bibliothèques asiatiques; je me permets d'ajouter, comme suite à ce mémoire, quelques renseignements sur une vingtaine de bibliothèques arabes... Je les classerai dans l'ordre chronologique de leur fondation ou de leur destruction » (*Ibid.*, p. 187).

En 1832, Antoine-Léonard de Chézy, professeur de persan à l'École des Langues orientales vivantes, termine ses jours dans le grand choléra de Paris. Cette même année, Quatremère lui succède dans sa chaire de persan et commence son enseignement par des extraits du *Djami-altawarikh* (Recueil des Histoires) de Rashid-eldin Fadl-allah Tabib Hamadani ainsi que par le *Koulliat d'Amir Ali Schir Navaï*. Il donne aussi, à la Sorbonne, des conférences sur les *Mémoires biographiques des poètes* (*Tazkarat al-Schoara*) de Dolat-Chah Samarkandi (Chodzko, *Grammaire*, 1883, p. IX). Un événement heureux survient et l'année suivante le roi, Louis-Philippe, ordonne la publication d'une série de textes inédits dans le recueil dit la « Collection orientale », où

il figurait aussi l'annonce de la traduction et de la publication du *Djami-altawarikh* par Quatremère (Raschid-eldin, *Hist. des Mong.*, 1968, « Rapport au Roi »).

Etant donné la publication, la traduction et les annotations du texte persan exigeaient du temps, que la lenteur de ce genre de publication était inévitable et que, d'ailleurs, l'orientaliste suédois d'origine arménienne, Constantin Mouradjea d'Ohsson, avait entre-temps publié son *Histoire des Mongols* (*Ibid.*, p. CX), Quatremère décide de changer son plan initial et de le réduire en cette occurrence à *l'Histoire des Mongols de la Perse* et de publier son travail en 1836. La traduction de cette partie, où l'on trouve un grand nombre de notes historiques, littéraires et géographiques, accompagnée de texte persan en regard, passe pour être un événement sans précédent dans les annales des études orientales en France, et du coup, elle fait de Quatremère une autorité en la matière.

D'ailleurs, cette traduction est précédée d'une longue étude en deux parties de Quatremère sur la vie et l'œuvre de Raschid-eldin. Dans la première (*Ibid.*, p. II), il traite de la vie, des études et de la carrière de cet historien, et dans la seconde (*Ibid.*, p. LVIII), il fait connaître toutes ses productions historiques et littéraires. De surcroît, ces deux parties et la traduction comportent, sous forme de notes, un grand nombre de renseignements jusqu'alors inconnus dans le monde des études orientales, renseignements qui démontrent, même aujourd'hui, l'étendue de ses connaissances sur la Perse médiévale et sur les Mongols. Il y avait, bien entendu, annoncé son intention de poursuivre sa traduction (*Ibid.*, p. CX), mais pour une raison qui n'avait rien à voir avec la science, il a dû y renoncer.

En 1838, un événement important se produit dans la carrière de Quatremère : d'abord Silvestre de Sacy, qui fut comme lui un janséniste, meurt à un âge avancé, et Quatremère lui succède dans sa fonction au *Journal des Savants*, et puis le *Livre des Rois* d'Abou 'lkasim Firdousi, traduit par Jules Mohl, tome I^{er}, est publié dans la « Collection orientale ». « Le comité du *Journal* » (*J. S.*, 1843, 1^{er} art. sur le t. II, p. 577), invite Quatremère, sous la direction duquel se trouvait les publications orientales, à rendre compte de la traduction de Mohl, iranologue d'origine allemande mais établi alors à Paris depuis le mois de mars 1823.

Dans ses longues discussions sur la traduction de Mohl, et puis dans son introduction dont il existe bien une traduction persane faite par Djahanguir Afkari (1345/1966), Quatremère avance l'idée selon laquelle le latin est la meilleure langue pour la traduction du *Livre des Rois*; aussi dit-il: « On peut traduire en latin un poète arabe ou persan, car la langue latine, se prêtant sans peine à un système de version complètement littérale, sa phrase peut se calquer sur la phrase orientale et la reproduire mot pour mot, de manière à offrir un secours précieux aux personnes qui veulent étudier avec fruit l'original » (*Ibid.*, 1841, 4^e art., p. 402).

Mais Quatremère connaît bien les difficultés de la traduction en français du *Livre des Rois*, d'où aussi son explication suivante: « Mais, lorsque l'on traduit en français, on se trouve nécessairement entre deux écueils. Si, fidèle aux règles du goût, on veut adoucir des métaphores outrées, modifier des idées absurdes ou bizarres, on présente alors une copie peu exacte; si, au contraire, on s'astreint à être littéral, on devient presque barbare (*Ibid.*).

Quatremère va plus loin, et dans une série d'observations, il essaye de démontrer, par des exemples tirés de la traduction de Mohl, que ce dernier étant « un savant étranger » (*Ibid.*), n'a pas la faculté d'entrer dans le vif du sujet et de « connaître à fond un idiome différent de sa langue maternelle » (*Ibid.*). Cet article acerbe amène Mohl à répondre à Quatremère avec bienveillance et à accepter certaines fautes commises par

inadvertance. La tribune de Quatremère était le *Journal des Savants* et celle de Mohl le *Journal Asiatique* où il occupait depuis peu la fonction de secrétaire. Par conséquent, le monde des orientalistes devenait, sans le vouloir, le témoin d'une polémique où l'érudition orientale était l'objet principal et où le *Livre des Rois* devenait aussi le symbole de l'Iranologie. Mais plusieurs années après et lors de la publication du tome III en 1846, Quatremère, étonné par la persévérance du savant traducteur écrit: « M. Mohl poursuit, avec une activité bien louable, la tâche longue et pénible qu'il s'est imposée. Le troisième tome du *Livre des Rois* vient de voir le jour » (*Ibid.*, 1847, 1^{er} art. sur let. 3, p. 5).

Dans l'ensemble, Quatremère consacre une dizaine d'articles à la traduction de Mohl. Le premier article donne vraiment lieu à des considérations sur l'ancienne histoire de la Perse. Dès le début, il dit: « L'empire des Perses a jeté sur la scène du monde le plus brillant éclat » (*Ibid.*, 1838, 1^{er} art. sur le t. I, p. 753). Puis, il n'hésite pas à parler de l'importance des inscriptions cunéiformes dont le déchiffrement était alors à l'ordre du jour (*Ibid.*, p. 754). Dans le deuxième, il donne des observations sur les monuments historiques de l'ancienne Perse et sur la langue qui s'y parlait au moment où la Perse tomba sous les armes des Arabes (*Ibid.*, 1840, 2^e art. p. 337). Il y affirme que sous le règne d'Ardeschir, fondateur de la célèbre dynastie des Sassanides, la langue dominante en Perse était le pehlevi (*Ibid.*, p. 342), qui se maintient sans interruption jusqu'à l'extinction de cette dynastie (*Ibid.*, p. 343). De toute façon, Quatremère estime qu'au lieu de dire que le *Schah-nâmeh* est une épopée, il vaut mieux dire qu'il est « un monument historique écrit en vers » (*Ibid.*, 1841, 4^e art., p. 399). Cette affirmation de Quatremère montre qu'il reste attaché à l'école historique.

Durant cette période du *Journal des Savants*, Quatremère a dû affronter quelques orientalistes et archéologues de l'époque et entrer en polémique avec eux, entre autres l'arabisant Joseph-Toussaint Reinaud et l'archéologue Louis-Félicien de Saulcy. Ces polémiques impitoyables, qui étaient alors accompagnées de petites armes redoutables-brochures-, ont fait, historiquement parlant, beaucoup de bruits, notamment dans l'enceinte de l'Académie des Inscriptions où son autorité en érudition orientale favorisait ce genre de polémiques hardies.

Toujours est-il que l'étude historique, qui préoccupe constamment Quatremère, l'amène, dans ces années, à faire une grande étude sur le livre intitulé, *Matla-assaadein ou Madjma-albahrein*, composé par l'historien iranien du XV^e siècle, Kamal-elddin Abd-errezak al-Samarkandi. Ainsi que Quatremère le fait remarquer (*Notice, etc.*, in *Notices et Extraits*, 1843, t. XIV, 1^{er} partie, pp. 11 et 305), ce livre unique avait déjà attiré l'attention d'Antoine Galland et de Louis-Mathieu Langlès, surtout pour la partie qui comporte la mission de Kamal elddin en Inde, d'où aussi son importance pour les Anglais qui, depuis l'occupation de l'Inde, s'empressaient de connaître ce genre de livre (cf. aussi, Gabriel, *Tahghihat-é djoghrafiyai radj-è beh Iran*, 1348/1969, p. 75). Cette partie comportait aussi l'histoire des deux sultans timourides, Schah-Roch et Abou-Saïd, et elle était accompagnée d'un grand nombre de notes historiques et géographiques dont quelques-unes étaient publiées pour la première fois.

On peut en citer celle qui, nous faisant rêver, nous porte du coup dans les temps où la littorale du Golfe Persique rayonnait du Malabar en Inde à Zanzibar dans l'océan Indien. En effet, parlant de la province de Lar (Larestan) et du district de Dariabar, Quatremère fait remarquer que le mot *dariabar* signifie « maritime, situé sur le rivage, de la mer », comme celui de *roudbar* signifie proprement « fluviateur situé sur le bord d'un fleuve » (*Notice, etc.*, p. 281). Il poursuit son explication en déclarant que « ce nom *dariabar* est

donné, en général, à toutes les contrées que baigne l'océan Indien; mais, dans un sens plus restreint, et lorsqu'il s'agit de la Perse, il désigne cette lisière de terrain qui se prolonge dans le voisinage d'Hormuz, en particulier sur le bord du golfe Persique, en partie sur le rivage de l'Océan, qui constitue, sinon dans sa totalité, du moins dans une partie notable de son étendue, la côte méridionale de la province du Laristan et de celle du Kerman » (*Ibid.*).

En effet, le suffixe *bar*, qui entre en cette occurrence et même pour la première fois, dans le terme géographique *Dariabar*, entre aussi, toujours sous l'effet de la présence de la flotte iranienne dans le Golfe Persique, dans les termes Malabar en Inde et Zanzibar en océan Indien, c'est-à-dire cette littorale qui commence de l'Inde et qui se prolonge jusqu'en Afrique.

Ces explications étaient en fait destinées à compléter les relations de voyage de Marco Polo qui avaient visité le sud de la Perse. Mais, il y a d'autres explications géographiques importantes que Quatremère s'efforce d'apporter aux relations de voyage, entre autres celles des Anglais qui avaient marché sur la trace de Marco Polo. En effet, examinant certaines affirmations des voyageurs et même certaines chroniques iraniennes, Quatremère parvient à identifier un peuple iranien distinct et à reconnaître la région où il séjournait. Il dit alors: « De tous ces passages on peut conclure, si je ne me trompe, que le Schulistan, ou pays des Schouls, était situé sur la frontière de la province de Fars et du Khouzistan à l'ouest de Schiraz (*Hist. des Mong. De la Perse*, p. 384). L'iranologue autrichien Alfons Gabriel, qui, au XX^e siècle, a visité le sud de l'Iran, et qui a aussi connu et étudié la note de Quatremère, déclare en ces termes : « Aujourd'hui nous savons, à l'aide des recherches de Quatremère et contrairement aux anciennes assertions, lorsqu'on parle du Schulistan, il ne s'agit pas de Sistan, mais, par contre, il s'agit bien du pays agité des Schouls dans le sud du Lorestan » (Gabriel, *Marco Polo dar Iran*, 1381/ 2002, p. 179).

Dans la suite de cette note étendue, Quatremère parvient aussi à identifier l'origine ethnique des Schebankareh et leur emplacement. Aussi dit-il: « Je crois donc pouvoir admettre avec quelque vraisemblance, que les Schebankareh étaient une peuplade de Kurdes qui s'était établie, peut-être à une époque reculée, sur la frontière orientale de la province de Perse [Fars] » (*Ibid.*, p. 444).

Il faut rappeler que les deux histoires traduites par Quatremère, *Histoire des Mongols de la Perse* et *Matla-assaadeïn*, ou *Madjma-albahreïn*, surtout la première, sont remplies de notes géographiques, historiques, littéraires et ethnologiques qui sont encore aujourd'hui utiles et qui font, dans l'ensemble, partie de l'histoire des études iranologiques françaises. D'ailleurs, parmi les disciples de Quatremère, figurait aussi le nom du célèbre orientaliste hollandais d'origine française, Reinhart Dozy, spécialiste de l'Espagne musulmane. Gustave Dugat historien des études orientales, dans l'étude biobibliographique qu'il lui a consacrée fait allusion à l'influence de Quatremère sur ce savant « Mais ce qui était bien plus à sa portée, c'était la lexicographie et les savantes notes de Quatremère ... Il les lisait, les relisait, je crois même avoir entendu dire qu'il les apprenait par cœur » (Dugat, *Hist. des Orient. de l'Eur.* 1870, t. 2, p. 47).

Mais, quand même, on peut de temps en temps déceler quelques fautes délicates dans la traduction de ces deux livres historiques. En effet, le domaine grammatical français dit le numéral est, par rapport à la langue persane où l'on désigne par le terme *Vahed-è chomarech*, moins développé et moins cité. Aussi Quatremère, pendant ses années de traduction du français en persan, n'a-t-il pas pu s'apercevoir de la signification du mot numéral en persan pour le traduire à sa juste valeur. Son élève, Charles Défréméry, qui

appartenait à l'école historique de l'Iranologie française et qui était aussi, en France, l'initiateur de l'étude des dynasties locales iraniennes surtout avec ses études sur les *Mozaffériens*, publiée, en 1844, un article sur le *Matla-assaadin* et y relève timidement un exemple numéral persan dont la traduction française ne signifiait rien. En effet, le mot persan *Zandjir*, signifiant la chaîne, est grammaticalement parlant, un numéral pour le mot éléphant, et, par conséquent, l'expression « chaîne d'éléphant » n'avait pas de sens en français (Défréméry, « Critique littéraire. Notice de l'ouvrage persan... », *Journal Asiatique*, t. 4 (1844, p. 521). Mais lorsque *l'Histoire des Mongols de la Perse* vit le jour et que plusieurs articles élogieux furent publiés (Amédée Jaubert et Garcin de Tassy), personne n'a fait remarquer l'existence de ce genre de numéral dans la langue persane et, par conséquent, l'expression « plusieurs chaînes de tchitahs » (*Hist. des Mong. De la Perse*, p. 163) y est restée insignifiante.

L'ensemble des contributions de Quatremère à l'Iranologie française du XIX^e siècle dépasse le cadre de cette étude, et, par conséquent, nous nous contentons des titres scientifiques déjà cités. Mais à propos de ses élèves, citons d'abord le nom d'Ernest Renan et puis celui de Joseph-Arthur de Gobineau.

Le premier, qui a eu une formation en langue hébraïque, a publié, sous l'influence des études linguistiques en Allemagne, *l'Histoire générale et système comparé des langues sémitiques* (1855), et le second, qui a eu une formation assez suivie en langue et littérature persanes, a publié, toujours sous l'impulsion des travaux allemands et même sous celle des travaux anthropologiques allemands et anglaises, *l'Essai sur l'inégalité des races humaines* (1853-55). Pour des raisons qui ne sont pas fondées sur une même logique, les deux savants sont connus dans le monde entier, surtout le second qui est nettement connu pour ses idées sur les races humaines. D'ailleurs, Gobineau, lors de son voyage en Perse en 1855, était curieusement accompagné d'un autre élève de Quatremère, Barbier de Meynard, traducteur du *Boustan de Sa'adi* (1880) et auteur de *La Poésie en Perse* (1877). Cela signifiait aussi qu'à cette époque-là le souhait de Mohl (*Vingt-sept ans*, t. 2, p. 2) était exaucé et que les deux écoles littéraire et historique de l'Iranologie française s'étaient réconciliées. Il faut, en cette occurrence, rappeler aussi que Gobineau, sans être un iranologue de profession, était au sens vrai du terme le plus grand vulgarisateur des études iraniennes avec *Trois ans en Asie* (1859), *Les Religions et les Philosophies dans l'Asie centrale* (1865) et les *Nouvelles asiatiques* (1876).

3. Conclusion

Dès le début de ses études iranologiques, Quatremère a constaté que la place des études historiques manquait dans l'Iranologie française, surtout dans les travaux de recherche de Silvestre de Sacy et de son élève Chezy, tous deux imprégnés des études littéraires. Aussi-a-t-il entrepris, par un enthousiasme débordé, des recherches historiques pour faire connaître l'héritage historique de l'époque ilkhanide et celle de timouride de la Perse. Ses contributions sont restées sans précédent dans l'Iranologie française, même de nos jours. Au fait, c'est l'œuvre d'une seule personne, celle du fondateur de l'école historique qui a pu tant apporter à la « Renaissance orientale. » Les recherches suivantes sont assurément effectuées dans le contexte de cette Renaissance ainsi que les productions de son élève et successeur à l'École des Langues orientales vivantes Charles Schefer, ami et condisciple de Charles Baudelaire.

Bibliographie

- CHODZKO, Alexandre, *Grammaire de la langue persane*, 2^e éd., Paris, 1883.
- CORBIN, Henry, *Histoire de la philosophie islamique*, I. Paris, 1964.
- DEFREMERY, Charles, « Critique littéraire: Notice de l'ouvrage persan... », *Journal Asiatique (J. A.)*, t. 4 (1844), pp. 521-27.
- DJOVAÏNI, Ala eldin Ata Malek, *Tarikh-è djahan-gochay- è Djovaiïni* (Histoire du Conquérant de Djovaiïni), par les soins de QAZVINI Mohammad, Téhéran, Hermès, 1387/2008.
- DUGAT, Gustave, *Histoire des Orientalistes de l'Europe*, Paris, 1870, t. 2.
- Ebn-Khaldoun, *Moghaddamey-è Ebn-Khaldoun* (Les Prolégomènes d'Ebn-Khaldoun), traduits par Mohammad-Parvine Gonabady, 2^e éd., Téhéran, Bongah-è Tardjome va Nachr-è Ketab, 1345/1966, t. 1.
- GABRIEL, Alfons, *Tahghihat-è djografiyai radj-è beh Iran* (Recherches géographiques sur l'Iran), trad. par Fath-Ali Khadj-è Nouri, Téhéran, Ebn-Sina, 1348/1969.
- Id., *Marco Polo dar Iran* (Marco Polo en Iran), trad. par RADJABI Parviz, Téhéran, Entecharat-è Assatir, 1381/2002.
- GOETHE, Wolfgang von, *Divan-è gharib-charghi* (Divan occidental-oriental), trad. par, Kouroch Safavi, Téhéran, Hermès, 1379/2000.
- GUIGNIAUD, Jean-Daniel, *Notice historique sur la vie et les travaux de M. Etienne Quatremère*, in *Mémoires de l'Institut*, Paris, 1877, t. 27, pp. 195-218.
- HAMMER-PURGSTALL, Joseph von, *Additions au Mémoire de M. Quatremère sur le goût de livres les Orientaux*, *J. A.*, t. 11 (1848), pp. 187-98.
- MOHL, Jules, *Vingt-sept ans d'histoire des études orientales*, Paris, 1880, t. 2.
- QUATREMERE, Etienne, *Recherches critiques et historiques sur la langue et la littérature de l'Egypte*, Paris, 1808.
- __, *Notice de l'ouvrage persan qui a pour titre: Matla-assaadeïn ou Madjma-albahreïn et qui contient l'histoire des deux sultans Schah-Rokh et Abou-Saïd*, in *Notices et Extraits des Manuscrits*, 1843, t. XIV, I^{re} partie, pp. 1-514.
- __, *Observations sur quelques points de la géographie de l'Egypte*, Paris, 1812.
- __, « Le Livre des Rois, etc., trad. par J. Mohl », *Journal des Savants (J.S.)*, 1838, 1^{er} art. sur le t. I, pp. 755-64.
- __, « Le Livre des Rois, etc., trad. par J. Mohl », *J. S.* 1840, 2^e art., pp. 337-53.
- __, « Le Livre des Rois, etc., trad. par J. Mohl », *Ibid.*, 1841, 4^e art., pp. 398-411.
- __, « Le Livre des Rois, etc., trad. par J. Mohl », *Ibid.*, 1843, 1^e art. sur le t. II, pp. 577-98.
- __, « Le Livre des Rois, etc., trad. par J. Mohl », *Ibid.*, 1847, 1^e art. sur le t. III, pp. 5-17.
- Rashid-eldin, *Histoire des Mongols de la Perse*. Texte persan, publié, traduit en français accompagnée de notes et d'un Mémoires sur la vie et les œuvres de l'auteur par QUATREMERE Etienne. Amsterdam, Oriental Press, réimpression 1968 de l'édition Paris 1836.
- SAÏD, Edward, *L'Orientalisme: l'Orient crée par l'Occident, Préface de Tzvetan Todorov*, traduit de l'américain par Catherine Malamoud, 2^e éd., Paris, éd. du Seuil, 1980.

- __, *Charghenassi* (Orientalism), trad. par Lotfali Khondji, Téhéran, Amir Kbir, 1386/2007.
- Tahmouress Sadjedi, *Bicentenaire de la naissance d'Etienne-Marc Quatremère, J. S.*, 1983, pp. 19-32.
- __, *Le Divan de Goeth à l'origine du courant orientaliste européen*, in *Synergies: Inde (Revue du Gerflint)*, N° 4/ Année 2009, pp. 153-59.

Archive of SID